

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [8] (1905)
Heft: 29

Artikel: Au pays de l'Ivoire
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-255355>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Retour des champs.

L'ombre descend sur la campagne dorée par les moissons. Le soleil ne darde plus ses brûlants rayons.

Mais dans la fraîcheur du soir, les rudes ouvriers gardent encore sur leur visage bronzé les traces de l'ardeur du travail épaisant. Leur corps tout entier aspire au repos.

Ah ! le dur labeur des champs, qui demande à la femme autant d'efforts qu'à l'homme, que dis-je, plus d'efforts, puis-



Retour des champs, d'après le tableau de Suzer-Coté.

que arrivée au logis, elle devra encore s'occuper des enfants, de ménage et de mille petits soins, elle, la plus faible, mais, il est vrai, non la moins persévérente.

Car, femme du laboureur, tu es l'espoir et le soutien des campagnes ; tu aides et tu charmes l'homme dans ses travaux ; ton doux regard met un sourire de bonheur au cœur de ton compagnon. Ainsi, par toi, la grange s'emplit de foin, le grenier de frument, comme si c'était tes épaules vaillantes qui portent au foyer la gerbe d'abondance.

AU PAYS DE L'IVOIRE (SUITE)

L'on avance cependant peu à peu, tantôt dans la forêt où règne une chaleur humide et malsaine, tantôt dans la brousse où le soleil vous accable de ses rayons. L'on rencontre de temps à autre des porteurs, chargés d'ivoire et caoutchouc qu'ils amènent de Léopoldville. En passant, tous vous saluent d'un « Mbote, Mfumu » (Bonjour, maître) accompagné d'une grimace qui a la prétention d'être un sourire. Hâves, décharnés, vrais squelettes ambulants, ces pauvres diables portent la bonne humeur sur leur visage amaigri. Partis à l'aube, avec une lourde charge, ils marcheront jusqu'à la nuit et ainsi tous les jours jusqu'à leur arrivée à Tumba. Malheureuse existence et triste métier que le leur. Il convient d'ajouter qu'à l'heure

qu'il est, le chemin de fer achevé a mis fin à ce travail de bêtes de somme.

Sous de maigres lensques, nous trouvons quelques-uns de ces malheureux occupés à manger. L'un d'eux dévore avec avidité quelques sauterelles rôties sous la cendre, il avale de temps en temps une boule de farine de manioc cuite dans l'eau, c'est la chikouangue, plat de résistance des nègres du Bas et du Moyen-Congo.

Cependant le sentier se rétrécit de plus en plus ; nous descendons une pente boisée fort rapide et nous voici au bord d'une petite rivière aux eaux claires. Malgré l'apparence limpide de ces ondes, nous aimeraisons bien voir là un pont qui, hélas, n'existe pas. Tandis que je réfléchis à la dure nécessité de me mettre à l'eau, les porteurs sont déjà de l'autre côté. Deux d'entre eux, laissant là leurs charges, m'empoignent, une jambe de ci, une jambe de là, et m'emportent vers l'autre bord. Mais voici que mes deux braves noirs jugent à propos de s'arrêter au milieu de l'eau et ne veulent avancer qu'au prix d'un bon matabiche (cadeau). Je leur promets tout ce qu'ils veulent, mais arrivé sain et sauf à l'autre rive, je rétracte lâchement une partie de mes promesses et leur octroie un cigare mouillé qu'ils se partagent avec joie.

Voilà quelques-uns des incidents qui rompent la monotonie des jours de caravane. Après six ou au plus huit heures de marche, on arrive à l'étape où est dressée la tente et où se trouvent déjà les porteurs qui vous ont précédé. La journée, ou plutôt l'après-midi est vite passé : on prépare son dîner, un menu frugal et sain, mais dont les plats se ressemblent souvent d'une façon déplorable : on commence par de la poule et du riz, pour finir par du riz et de la poule. Puis on fait la revision de ses malles ou de ses armes, on va voir la cuisine du campement, on fait la chasse aux antilopes de la brousse d'alentour, les photographes photographient et les entomologues cherchent à enrichir leur collection d'insectes. A 7 h. 30 on va se coucher ; un peu tôt peut-être, mais comment remplir sa soirée ? On n'a personne à qui causer et les braves noirs sont de peu de ressource pour une conversation, si peu élevée soit-elle. Resté seul, près du feu, on pense au pays et à ceux qu'on a laissés là bas et qu'on ne reverra peut être jamais ; les souvenirs vous reviennent en foule et entre deux bouffées de fumée un gros soupir vous échappe. Les noirs, glacés par votre silence, s'étendent lentement dans leurs loques, leurs yeux brillants fixés sur les vôtres. De temps en temps un des mille bruits de la forêt, un cri éloigné, une cadence monotone, chanson de porteur, s'élève.



Congolais, porteurs d'ivoire.

Puis tout retombe au grand silence de la nuit et vous rentrez lentement, saisi d'une vague tristesse et le cœur serré d'un sentiment de profonde solitude. Bientôt tout dort et l'on n'entend que la respiration des noirs ou le crépitement des feux allumés. C'est la nuit et le silence partout.

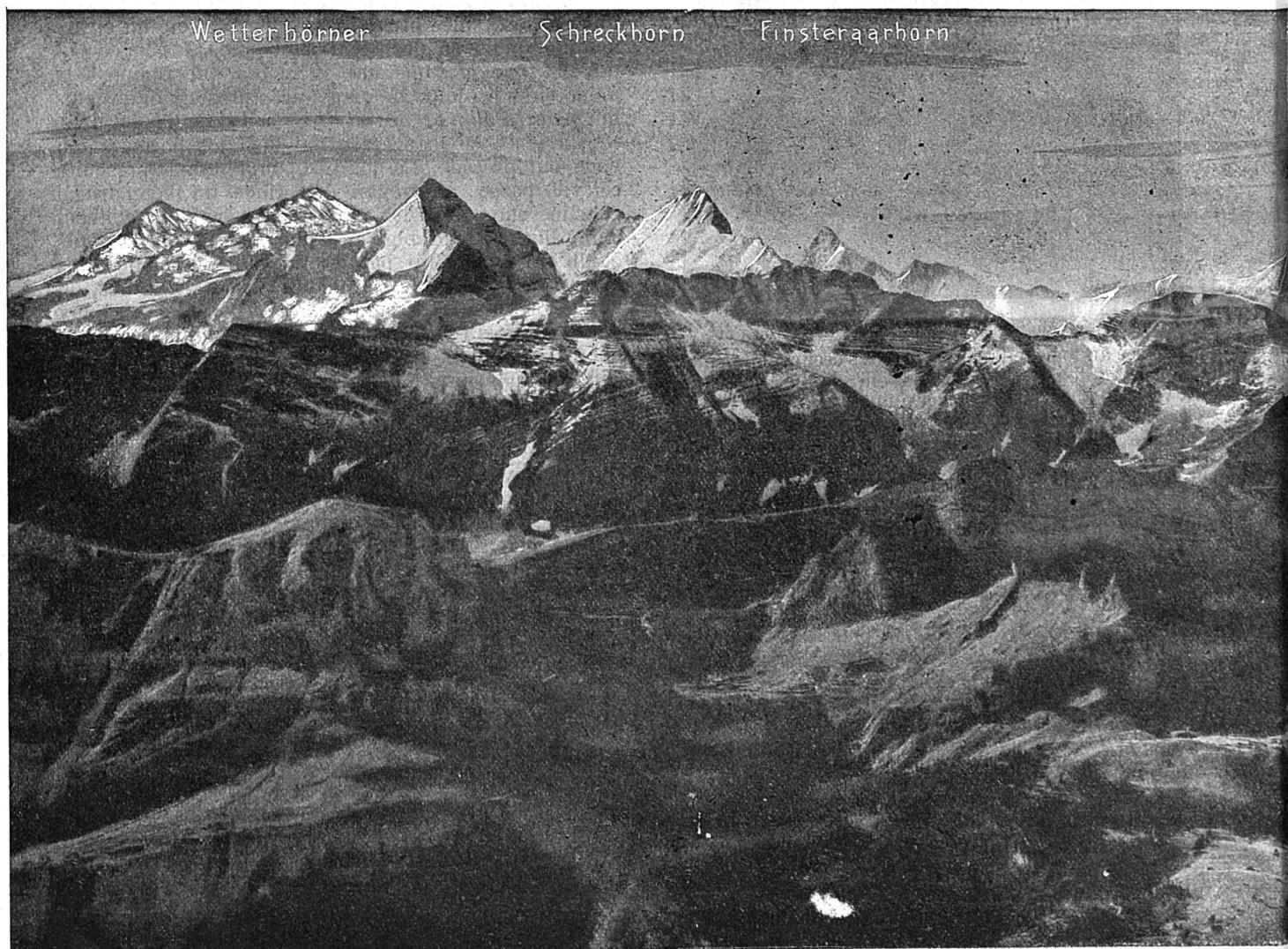
Le commerce est singulièrement actif dans toute cette contrée et j'y ai vu de fort grands marchés, qui n'étaient toutefois pas comparables à ceux que j'ai remarqué plus tard à Nyangoué.

Mais j'ai hâte de vous amener à Léopoldville, la future capitale de l'Etat, trait d'union entre le Bas et le Haut-Congo; c'est là que commence la navigation fluviale; après avoir franchi par la série des rapides de Manjanga et les cataractes de Yellala la chaîne de la Sierra de Cristal, le grand Zaïre se développe en un cours majestueux au Stanley-Pool, pour continuer sa route vers l'Est, entre des rives couvertes d'une végétation impénétrable, la grande forêt équatoriale, au milieu de laquelle on navigue jusqu'à Stanley-Falls. C'est ce voyage, en somme assez lent et quelque peu monotone, que le lecteur voudra bien entreprendre avec

moi.

Léopoldville ou Léo, comme on l'appelle plus brièvement là bas, est une des stations les plus importantes de l'Etat indépendant. Entrepôt des marchandises d'échange, des munitions et des provisions qui montent dans le Haut-Congo, elle reçoit aussi l'ivoire, le caoutchouc et les divers produits qui descendent du fond des forêts pour être embarqués à Matadi. Aussi rien de plus intéressant qu'une visite aux magasins de Léo; à côté des longs gâteaux de caoutchouc gris de l'Equateur et des provinces orientales, on y voit les petites boules rouges du Kassaï et non loin des „pointes“ parfois colossales on remarque de nombreux paniers d'escravelles (petites défenses au-dessous de 6 kilos). Des fortunes en ivoire et en gomme sont renfermées dans les modestes bâtiments en briques rouges servant d'entrepôt.

C'est le 29 novembre 1881 que Stanley, envoyé en mission par le roi des Belges, arriva au Pool et qu'il établit sur le flanc du Mont Léopold la station de Léo, dont il donna le commandement à Braconnier. Deux ou trois huttes en pisé constituaient tout le poste.



LES ALPES SUISSES. Panorama depuis le

Le Rothorn de Brienz est le point culminant de la chaîne de montagnes qui ferme vers le nord la vallée du lac de Brienz. Il a une hauteur de 2351 m. au-dessus de la mer et sert de frontière aux cantons de Berne, de Lucerne et d'Unterwald. Depuis plusieurs années, il est visité par de nombreuses touristes car la vue que l'on y jouit, surtout le matin et le soir, est très belle, comparable à celle du Rigi. On y est plus près des hautes montagnes que depuis ce dernier sommet, et l'on y a un splendide coup d'œil sur les vallées voisines. Le regard embrasse la chaîne des Alpes bernoises, celles d'Uri et d'Unterwald. Au premier plan, le lac de Brienz, un coin du lac de Thoune, à gauche la vallée du Hasli, le lac de Sarnen, une partie du lac des Quatre-Cantons. Vers le nord la Forêt-Noire et les Vosges, estompant légèrement l'horizon.